

VIENT de paraître

Un ouvrage à l'occasion du 150^e anniversaire de l'asile de Marsens

A Lausanne, dans la collection Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé, a paru l'ouvrage de Jessica Schüpbach: «Encres, traces, papiers. L'art d'écrire à l'asile de Marsens, 1875-1900», «en hommage des personnes qui ont séjourné à Marsens», en l'occurrence dans les établissements.

Ce livre invite le lecteur à explorer autrement les débuts de ce que l'on nommait aussi l'asile ou l'hospice de Marsens. 432 pages, 60 illustrations ne sont pas de trop pour décrire en quoi consistait cette institution asilaire. Comme on peut le lire sur la 4^e de couverture: «À l'image d'autres archives psychiatriques, celles de l'ancien Asile de Marsens (Fribourg, Suisse) foisonnent d'écrits rédigés par les malades, leurs proches, les médecins et les instances publiques. Parmi ces textes, d'innombrables lettres de patients et patientes, révélatrices d'un savoir-faire et d'une culture de l'écrit, ne sont jamais parvenues à leurs destinataires. Dans quels contextes ces missives ont-elles été produites? Quels sont leurs traits communs? Quels paramètres médicaux, institutionnels et culturels ont, plus largement, conditionné les pratiques épistolaires et archivistiques du lieu? À l'écoute des mots, des encres, des traces et des papiers, ce livre invite lectrices et lecteurs à explorer les débuts de cette institution asilaire.»

Dans sa préface, l'historienne d'art Katrin Luchsinger souligne la contribution décisive de ce livre à une compréhension renouvelée de la psychiatrie à ses débuts et de son inscription dans l'histoire sociale et culturelle de la Suisse. Jessica Schüpbach redonne ici vie aux écrits de celles et ceux qui vécurent, travaillèrent et soignèrent dans cet établissement entre 1875 et 1900. Docteur en histoire, Jessica Schüpbach détient une solide expérience

dans le monde culturel (art contemporain, art brut). Ses recherches croisent l'histoire sociale, culturelle et matérielle avec l'histoire de la psychiatrie et des sciences médicales, et portent une attention particulière aux invisibilisés. Cet ouvrage propose une lecture inédite des débuts de la psychiatrie suisse, au prisme de la matérialité de l'écriture – les encres, les papiers, les traces laissées par les patientes et patients – souvent réduits au silence – le personnel soignant et leurs proches, qui révèlent la culture de l'écrit et les tensions entre monde intérieur et monde extérieur. De la plainte d'un patient que l'on ne croit pas, au cri transcrit dans un dossier médical, des bains contraints aux lettres jamais envoyées: les textes issus de Marsens témoignent de ruptures radicales d'existence. Ils ouvrent une fenêtre sur la manière dont les patientes et les patients percevaient et contestaient leur condition, parfois dans un langage bouleversant d'actualité».

L'ouvrage nous apporte toutes sortes d'éléments de connaissance sur les débuts de l'hôpital psychiatrique, comme le poids énorme de la religion: «Si ses murs sont consacrés dès leur origine, la religion se distille dans toutes ses strates: son fonctionnement repose en partie sur l'engagement de la congrégation des religieuses de l'Ordre de Saint-Joseph, en charge de la division des femmes, dès son ouverture; son premier médecin-directeur, le Dr Jacques-Henri Girard de Caillex (...) intègre la pensée chrétienne comme un principe dans sa pratique; ses archives portent des marques concrètes de ce rapport étroit avec le sacré» (p. 36). – Le médecin-directeur, le Dr Birnbaumer «désapprouve leur présence dans les asiles, de même que leurs méthodes. Sa parole n'est entendue ni par la Commission [administrative] ni par les autorités cantonales, décidées à appliquer la loi organique de 1871 prévoyant

une collaboration entre la hiérarchie laïque et un ordre religieux, et le médecin finit par donner sa démission (...) Ces circonstances pourraient paraître anodines, mais elles révèlent la position irréfutable et centrale accordée à la religion, d'emblée partie intégrante du projet d'un asile fribourgeois bien ancré dans la culture régionale» (p. 79). «Les deux lieux religieux de Marsens sont tout aussi partagés : une chapelle, vraisemblablement d'abord érigée dans les bâtiments des malades, puis dans un espace à part (la 'chapelle à rotonde'), et un oratoire, situé dans le bâtiment des services généraux où logent les religieuses. On prie le matin et le soir, avant et après les repas». (p. 193).

Nous apprenons que «les premières constructions étaient destinées à accueillir 125 malades, capacité maximale dépassée dès l'année 1881 avec un effectif de 126 patients, et presque doublée en 1895, après des travaux d'agrandissement. Comparativement aux autres asiles suisses romands d'utilité publique, qui accueillent également des aliénés indigents, Marsens est un asile de taille moyenne, ce dont les plans et images du site de l'époque ne rendent pas forcément compte car ils reflètent en général des projets d'extension qui n'ont pas toujours été réalisés à la lettre» (p. 38). On nous rappelle ici qu'«au milieu du 20^e siècle, les témoignages de nombreux Fribourgeois assimilent Marsens à 'l'auto jaune' qui venait chercher les malades» (p. 183). Nous apprenons qu'«en juillet 1881, une station météorologique est installée à l'hospice et «les observations (...) sont faites par le concierge de l'établissement» (p. 185). A l'époque, «Les hivers sont rudes à Marsens. Dans les rapports à la Commission administrative, il est question à plusieurs reprises, et durant toute la période qui nous concerne, d'eau et de tuyaux gelés et de chauffage insuffisant ou déficient, donnant lieu à des situations délicates. En février 1878, «l'air chaud versé dans les salles est mêlé de

fumée qui incommode à un haut degré les malades qui s'y trouvent et noircit les murs». A ce moment-là, la salle de réunion télégraphe présente à peine quelques degrés au-dessus de zéro et les femmes doivent être réunies dans un dortoir» (p. 185-186). L'auteure souligne que «l'installation du télégraphe à l'Asile de Marsens, en 1879, a constitué une révolution (...) Le dossier d'Aloyse permet de connaître le temps nécessaire, en 1900, pour acheminer un courrier, d'une part, et un télégramme, d'autre part : une enveloppe tamponnée à Sion le 12 février 1900 arrive le lendemain à Marsens alors qu'un télégramme émis à Bulle à 9 h est relevé à Sion à 9h10 : une amélioration considérable» (p. 187). «Autre innovation marquante, le téléphone -installé dans l'enceinte de l'hospice dès 1887 pour des communications internes- est mentionné dans les notes d'une séance de 1896 avec la Commission administrative, à propos du prix d'abonnement. Cette modernisation vaut, deux ans plus tard, le transfert du bureau des postes 'au village' et la suppression de celui du télégraphe» (p. 188). L'ouvrage se penche aussi sur la clôture de l'hospice : «La physionomie de cette clôture est toutefois difficile à tracer avec précision. Il semble qu'un saut-de-loup encercle le site en 1879 : des escaliers y descendent, nous disent les sources, et des fils de fer y sont tendus. Ce fossé apparemment délimite toute l'enceinte de Marsens, même si sa présence est plus symboliquement dissuasive qu'efficace pour empêcher les évasions, selon le constat du directeur en séance du 18 septembre 1879» (p. 202).

Un livre à découvrir, même par celles et ceux qui connaissent l'institution. Ils en apprendront beaucoup sur la vie quotidienne aux temps des origines du «centre de soins hospitaliers».

Alain-Jacques Tornare